
LA SÉRIE THE RUINOUS LOVE
SCYTHE &
SPARROW
BRYNNE WEAVER
VERSO

VERSO

un label dirigé par Glenn Tavennec

SCYTHE & SPARROW

L'AUTRICE

Autrice best-seller chez *USA Today* et sensation TikTok, Brynne Weaver a vendu les droits de ses livres dans plus de quinze pays. Elle a voyagé à travers le monde et adopté plus d'animaux errants que son mari ne l'aurait probablement voulu, tout en nourrissant son amour des comédies noires, de l'horreur et de la romance aussi bien en littérature qu'au cinéma. Pendant toutes ces aventures, le fil conducteur dans la vie de Brynne a toujours été l'écriture.

Avec huit romans publiés et bien d'autres à venir, Brynne a laissé sa marque dans le monde littéraire en combinant comédie noire provocante, romance irrésistible et suspense palpitant pour créer des histoires inclassables, et surtout addictives, dans lesquelles lectrices et lecteurs peuvent s'échapper.

LA SÉRIE
THE RUINOUS LOVE

Butcher & Blackbird
Leather & Lark
Scythe & Sparrow

Retrouvez le label VERSO
sur les réseaux sociaux :
@verso_romans



LA SÉRIE THE RUINOUS LOVE

SCYTHE & SPARROW

BRYNNE WEAVER

Traduit de l'anglais (Canada)
par Lauriane Crettenand

VERSO

un label des
ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Titre original : *Scythe & Sparrow*
Publié pour la première fois en 2024 par Zando, États-Unis
Traduit de l'anglais (Canada) par Lauriane Crettenand
Couverture réalisée par Qamber Designs
Design intérieur réalisé par Pauline Neuwirth,
Neuwirth & Associates, Inc.
© Brynne Weaver, 2024

© Éditions du Seuil, sous la marque Verso, 2025,
pour la présente édition

ISBN 978-2-38643-102-9

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVERTISSEMENTS

Si *Scythe & Sparrow* est une comédie romantique noire (ou une dark romantic comedy, pour les puristes) qui, je l'espère, vous fera rire par sa folie, elle n'en demeure pas moins noire ! À lire donc avec prudence. Si vous avez des questions sur la liste suivante, n'hésitez pas à me contacter sur brynneweaverbooks.com ou sur l'un de mes réseaux sociaux, Instagram et TikTok.

- Globes oculaires… encore et toujours. Si ça peut vous consoler, je ne sais pas pourquoi je continue d'en mettre dans mes livres alors que ça me fait grave flipper
- Paupières, aussi. Ouaip. On en est là
- Je ne sais pas si j'ai vraiment *gâché* la barbe à papa ou si je l'ai simplement souillée
- Peut-être aussi les saucisses et/ou hot-dogs
- Utilisation déconseillée d'une agrafeuse
- Les ratons laveurs toxicos sont-ils à inclure dans cette liste ? Vous avez deux heures !
- Clowns
- Clowns sexy

- Traumatismes médicaux incluant blessures graves, ambulances, fractures ouvertes, plaies perforantes, perte de sang, hôpitaux, convalescence après une opération
- Empalement (pas du genre obscène, mais, bon… aussi)
- Références à de la violence domestique conjugale (non décrite), de la violence psychologique et émotionnelle, à du harcèlement sexuel, menaces et intimidation, misogynie
- Chien blessé – mais si vous avez lu *Leather & Lark*, vous savez déjà que Bentley s'en sortira indemne ! Il est trop grognon et badass pour mourir
- Négligence parentale, maltraitance physique sur mineur (non décrite)
- Nombreuses armes et objets tranchants, comprenant couteaux, pistolets, battes de baseball, crochets en métal et biseaux – vous devez être habitués, à force
- Scènes de sexe détaillées, incluant (sans s'y limiter) : jouets pour adultes, *primal kink*, fétichisme du sperme, sexe anal, sexe brutal, actes sexuels en public
- Langage explicite et fleuri, comprenant beaucoup de « blasphèmes ». Ne venez pas dire que je ne vous ai pas prévenus !
- Il y a beaucoup de violence et de morts… c'est un livre sur un médecin et une tueuse en série qui tombent amoureux, ça me semble donc évident.

À noter : si vous êtes le genre de lecteurice qui aime sauter les épilogues, je vous demande humblement de faire une exception ! Il n'y a ni bébé ni grossesse, mais il pourrait y avoir une surprise ou deux à côté desquelles vous ne voudriez pas passer. Faites-moi confiance ! (« *Mais la glace !* me dites-vous. *La pizza ! La bière, les smoothies et le calcium !* » Je sais, je sais… mais faites-moi confiance sur ce coup-là. Haha !)

Pour les lecteurs de B&B et L&L qui se sont dit :
« Et puis merde, j'ai déjà encaissé pour la glace et la pizza,
autant aller au bout »…
vous êtes de ma tribu.
C'est pour vous !

PLAYLIST





CHAPITRE 1 : As de Coupe

« Handmade Heaven », MARINA
« The Inversion », Joywave

CHAPITRE 2 : Serment

« Mess Is Mine », Vance Joy
« Fight to Feel Alive », Erin McCarley

CHAPITRE 3 : Abandonnée

« Lost & Far from Home », Katie Costello
« My Heart », The Perishers

CHAPITRE 4 : Prairie Princess

« The Daylight », Andrew Belle
« Next Time », Greg Laswell
« Silenced By the Night », Keane

CHAPITRE 5 : Non-dits

« Traveling at the Speed of Light », Joywave
« Never Be Alone », The Last Royals
« In a Week », Hozier (feat. Karen Cowley)

CHAPITRE 6 : Ombres

« Orca », Wintersleep
« Look After You », Aron Wright
« Darker Side », RHODES

CHAPITRE 7 : Ta-Da

« Man's World », MARINA
« Fun Never Ends », Barns Courtney

CHAPITRE 8 : Quand il faut

« Roses R Red », CRAY
« Shutdown », Joywave
« Minuet for a Cheap Piano », A Winged Victory for the Sullen

CHAPITRE 9 : Sutures

« You Haunt Me », Sir Sly
« Evelyn », Gregory Alan Isakov
« Reflections », TWO LANES

CHAPITRE 10 : Renégat

« Every Window Is A Mirror », Joywave
« Is It Any Wonder ? », Keane
« San Francisco », Gregory Alan Isakov

CHAPITRE 11 : Mode machine de guerre

« Too Young To Die », Barns Courtney
« Take It On Faith », Matt Mays

CHAPITRE 12 : Réduction

« Strangers », Wave & Rome
« Sister », Andrew Belle

CHAPITRE 13 : Gratter

« Helium », Glass Animals
« THE GREATEST », Billie Eilish
« Fear and Loathing », Marina and The Diamonds

CHAPITRE 14 : Imprudent

« The Few Things », JP Saxe (with Charlotte Lawrence)
« Pieces », Andrew Belle

CHAPITRE 15 : Descente

« Twist », Dizzy

« First », Cold War Kids
« Cold Night », Begonia

CHAPITRE 16 : Émergence
« Horizon », Andrew Belle
« All Comes Crashing », Metric
« Realization », TWO LANES

CHAPITRE 17 : Coup de chance
« I Know What You're Thinking And It's Awful », The Dears
« Shrike », Hozier
« Butterflies », Tom Odell (feat. AURORA)

CHAPITRE 18 : Haies
« Fun », Sir Sly
« Nuclear War », Sara Jackson-Holman
« watch what i do », CRAY

CHAPITRE 19 : Friandise
« About Love », MARINA
« We're All Gonna Die », CRAY

CHAPITRE 20 : Griffes
« Coming Apart », Joywave
« The Aviator », Stars of Track and Field
« Wandering Wolf », Wave & Rome

CHAPITRE 21 : Hantée
« I Love You But I Love Me More », MARINA
« Mayday!!! Fiesta Fever », AWOLNATION (feat. Alex Ebert)
« Content », Joywave

CHAPITRE 22 : Recoins sombres
« Come Back For Me », Jaymes Young
« Monsoon », Sara Jackson-Holman
« Au Revoir », OneRepublic

CHAPITRE 23 : Détaché
« Arches », Agnes Obel
« Master & a Hound », Gregory Alan Isakov
« Sweet Apocalypse », Lambert

CHAPITRE 24 : Champs de bataille
« Into the Fire », Erin McCarley
« Particles », Ólafur Arnalds & Nanna
« Hold On », Chord Overstreet

CHAPITRE 25 : Plus le temps
« Stranger », Katie Costello
« Viva La Vida », Sofia Karlberg

CHAPITRE 26 : Écrits
« Can I Exist », MISSIO
« Cardiology », Sara Jackson-Holman
« For You », Greg Laswell

CHAPITRE 27 : Trois d'Épée
« Fall For Me », Sleep Token
« Quietly Yours », Birdy
« The Shade », Metric

PREMIER ÉPILOGUE : Cartes
« Close To You », Gracie Abrams
« Maps », Yeah Yeah Yeahs
« Re-Arrange Again », Erin McCarley

DEUXIÈME ÉPILOGUE : Lame de Rage
« Serial Killer », Slayyyter

CHAPITRE BONUS : Suspension
« Official », Charli XCX
« Kiss Me », Empress Of & Rina Sawayama

AS DE COUPE

Rose



Si l'on frappe quelqu'un à l'arrière du crâne assez fort, on peut lui faire sortir les yeux de la tête.

Du moins, c'est ce que j'ai lu quelque part. Et c'est à ça que je pense en mélangeant mes cartes de tarot, fusillant du regard le connard à l'air louche qui rôde à quelques mètres de ma tente. Il renverse sa flasque d'alcool dans son soda, en prend une longue gorgée, puis essuie le liquide qui a coulé sur son menton du revers de la manche de sa chemise à carreaux. Après quoi, il lâche un rot et fourre la moitié de son hot-dog dans sa gueule infâme avant de prendre une autre goulée de son cocktail.

Je pourrais frapper cette grosse tête d'œuf si fort que ses yeux gicleraient direct de leurs orbites.

Et la femme assise en face de moi ? Je parie que cela ne la dérangerait pas le moins du monde.

Je réprime un sourire malsain, espérant qu'elle n'a pas remarqué la lueur diabolique dans mes yeux. Malgré l'énergie meurtrière que je dois dégager et l'animation du Cirque Silveria de l'autre côté de la tenture, son attention reste rivée sur les cartes pendant que je les bats. Ses yeux, dont l'un est ourlé d'un coquard noir qui commence à s'estomper, sont ternes et sans vie.

Le sang enfle mes veines alors que je contrains mon regard à ne pas dévier encore vers l'homme. *Son* homme.

Quand elle finit par se détacher du mouvement répétitif de mes mains et qu'elle se retourne sur son fauteuil pour jeter un œil vers son mari, j'arrête subitement de mélanger les cartes pour frapper le tas sur la table. Elle fait un bond démesuré, comme je m'y attendais. Comme je l'espérais.

– Désolée, je dis.

Et je le pense.

Elle me regarde et je vois la peur dans ses yeux. Une *véritable* peur. Elle m'adresse pourtant un petit sourire.

– Comment vous appelez-vous ?

– Lucy, répond-elle.

– Bien, Lucy. Je ne vais pas vous demander quelle est votre question. Mais je veux que vous la gardiez à l'esprit.

Lucy hoche la tête. Je retourne la première carte, je sais déjà laquelle ce sera. Ses bords sont usés et l'image s'est décolorée avec le temps.

– L'As de Coupe, j'annonce.

Je la pose sur la table et la fais glisser vers elle. Lucy regarde la carte, puis moi, le front plissé dans une question muette.

– Il symbolise le fait de suivre sa voix intérieure. Que vous dit-elle ? Que voulez-vous ?

J'espère ne l'entendre dire qu'une seule chose : *Prendre mon envol.*

Elle ne le dit pas.

– Je ne sais pas, murmure-t-elle.

La déception se loge sous ma peau telle une épine alors que Lucy se tord les doigts, ornés d'une simple alliance en or éraflée et ternie, au-dessus de la table.

– Matt veut acheter un autre terrain agricole l'année prochaine, mais je voudrais mettre de l'argent de côté pour les enfants.

Ça pourrait être sympa de s'évader un peu et de quitter le Nebraska pour une petite semaine, d'emmener les enfants voir ma mère sans avoir à se préoccuper du prix de l'essence. C'est le genre de choses dont vous voulez parler… ?

– Peut-être.

Je hausse les épaules et ramasse les cartes pour les battre de nouveau. Cette fois-ci, je ne guiderai pas l'As de Coupe sur le haut du tas. Je vais laisser le tarot lui dire ce qu'elle a besoin d'entendre.

– Ce qui importe, c'est ce que cela symbolise pour *vous*. Recommençons, gardez bien cela à l'esprit.

Je fais le tirage de Lucy. Sept de Coupe. Valet de Coupe. Deux de Bâtons. Signes de changement, que les choix pour son avenir sont à portée de main, si elle est prête à y croire et à les accueillir. Mais je ne suis pas certaine qu'elle soit disposée à recevoir leur message. J'ai à peine fini que ses trois enfants déboulent dans la tente, deux filles et un garçon, leurs visages tout collants de sucreries. Ils parlent tous en même temps, chacun voulant être le premier à raconter à maman les tours de manège, les jeux qu'ils veulent faire ou les spectacles à venir. *Il y a des clowns, maman. Maman, tu as vu le cracheur de feu ? J'ai vu un jeu où on peut gagner une peluche, maman, viens voir. Maman, maman, maman…*

– Les enfants ! lance une voix bourrue à l'entrée de ma tente.

Leurs petits corps se raidissent. Les yeux de Lucy s'écarquillent. Cela ne dure pas longtemps, mais j'ai vu. L'empreinte sourde de la terreur chronique dans ses yeux. Sa manière de lisser son expression avant de détourner le regard. Je considère l'homme dans l'ouverture de la tenture, son soda alcoolisé dans une main, une poignée de tickets pour les manèges dans l'autre.

– Tenez, prenez-les. Vous retrouverez maman au chapiteau dans une heure pour le spectacle.

Le garçon, l'aîné, attrape les billets et les serre contre sa poitrine comme s'ils pouvaient lui être arrachés aussi facilement qu'ils lui ont été offerts.

– Merci, papa.

Les enfants dépassent leur père, statique à l'entrée de la tente. Il les regarde disparaître dans la foule avant de se tourner vers nous. Ses yeux injectés de sang fixés sur son épouse, il vide son verre en plastique et le jette au sol.

– On y va.

Lucy acquiesce d'un signe de tête et se lève. Elle pose un billet de vingt dollars sur la table avec un sourire fébrile en murmurant un merci. J'aimerais ne pas lui faire payer le tirage, mais je connais les hommes comme son mari. Ils sont lunatiques. Prêts à sauter à la gorge d'une femme pour ce qu'ils pourraient percevoir comme un affront, comme un acte de pitié, ou de charité. J'ai appris il y a bien longtemps à m'en tenir à cet échange de valeurs, même s'il est susceptible de lui reprocher plus tard d'avoir dépensé de l'argent pour une chose aussi frivole qu'un message de l'univers.

Lucy sort de la tente. Son mari la regarde s'éloigner.

Puis il se tourne vers moi.

– Vous devriez pas lui remplir le crâne d'idées de merde, dit-il, un sourire méprisant aux lèvres. Elle en a déjà plein la tête.

Je ramasse mes cartes de tarot et les bats. Mon cœur furieux érafle mes côtes à chaque battement, mais mes gestes restent fluides, mon apparence, calme.

– J'en conclus que vous ne voulez pas de tirage.

– Que lui avez-vous dit ?

L'homme fait un pas en avant pour se dresser au-dessus de ma table, l'air menaçant. Je m'adosse à mon fauteuil. Je ralentis le rythme puis cesse de mélanger. Nous nous jaugeons mutuellement du regard.

– Les mêmes conneries que je raconte à toutes celles qui viennent ici, je mens. Croyez en vos rêves. Fiez-vous à votre cœur. L'avenir vous réserve de belles choses.

– Vous avez bien raison sur ce point.

Sans se départir de son sourire mauvais, il récupère le billet de vingt dollars sur la table et le plie devant moi en prenant tout son temps.

– L'avenir me réserve effectivement de belles choses.

Avec un signe de tête, il glisse le billet dans sa poche et s'en va, prenant la direction de la buvette la plus proche, où l'un de ses amis à l'air tout aussi douteux l'attend. Mon regard noir ne le quitte pas, jusqu'à ce que je finisse par fermer les yeux ; j'essaie de le chasser de mes pensées, reconcentre mon énergie et me remets à battre les cartes. Je tends la main vers mon cristal de sélénite pour purifier le tarot et couper le lien entre nous, mais mon esprit ne cesse de revenir à Lucy. J'ai beau la repousser, l'image du halo violet autour de son œil me hante. Son regard apathique. Je l'ai déjà vu tant de fois. Chez les femmes venues tirer l'As de Coupe. Chez ma mère. Dans le miroir.

Je prends une profonde inspiration. Tire ma première carte avec une question à l'esprit.

Lucy n'a pas demandé d'aide. Mais elle en a besoin. Que dois-je faire ?

Je retourne la première carte et ouvre les yeux.

La Tour. Bouleversement. Changement soudain.

Je penche la tête et en tire une autre.

Deux de Bâtons. Il y a des opportunités si vous êtes prêt à vous aventurer au-delà des confins de votre château. Le monde autour est peut-être difficile, mais il est vibrant. Prenez un risque. Tentez quelque chose de nouveau. Une vie pleine de sens est faite de choix.

– Hmm. Je crois que je vois où tu veux en venir, mais ce n'était pas ça, ma question.

Roi de Coupe. L'arrivée de l'amour romantique.

– *Arrête*. Je demandais si je devais éclater le crâne de ce connard. Pas si j'allais tomber amoureuse. Réponds à ma question.

Je mélange de nouveau les cartes. Gardant ma question bien en tête, je tire la première.

La Tour.

– Bordel, Mamsie. Arrête un peu.

Une profonde inspiration emplit mes poumons alors que je triture le bord de la carte et contemple la fête foraine de l'autre côté de la porte de ma tente. Je devrais y aller. Laisser cet échange derrière moi. Me changer et me préparer pour mon numéro sous le chapiteau. Rouler à toute berzingue à moto dans le Globe de la Mort avec deux autres artistes ne laisse aucune place à l'erreur, il faut que je sois concentrée. Mais le mari de Lucy est encore dans mon champ de vision. Puis Bazyli passe devant ma tente. Je décide de prendre ça comme le signe que j'attendais.

– *Baz* ! j'aboie, arrêtant net l'adolescent dégingandé dont les membres sont bronzés et tachés de graisse. Viens par ici.

Des étincelles jaillissent presque de ses yeux. Ses lèvres s'étirent sur un sourire édenté.

– C'est pas gratos.

– Je ne t'ai même pas encore dit ce que je voulais.

– C'est quand même pas gratos.

Je lève les yeux au ciel et Baz entre nonchalamment, avec un sourire aux lèvres et toute l'impudence d'un ado de quinze ans. Je fais un signe de tête vers l'extérieur. Il suit mon regard.

– Le type, là, avec la chemise à carreaux, à côté du bar.

– Le gars avec la tête d'œuf ?

– Ouais. J'ai besoin de ses papiers. Juste son permis. Et vingt balles s'il a du cash dans son portefeuille.

Baz observe mes mains tandis que je remets la Tour dans le tas de cartes.

– Je suis pas un voleur. Je suis un *magicien*, dit-il, faisant apparaître une fleur d'un geste preste. La seule chose que je vole, c'est les cœurs.

Je lève à nouveau les yeux au ciel et Baz me tend la fleur en souriant.

– Je sais que tu n'es pas un voleur. Mais Tête d'œuf là, c'en est un. Il vient de me chourer vingt dollars et je veux que tu les rendes à sa femme, là-bas. La blonde avec le haut bleu.

Je montre Lucy au loin, qui se dirige seule vers un stand de bouffe.

– Elle aura trois gamins avec elle pendant le spectacle. Je veux que tu lui donnes l'argent à elle, et le permis à moi.

Baz se retourne, les yeux plissés.

– Quoi que tu mijotes, je peux t'aider, tu sais.

– Tu m'aides. En récupérant ce permis.

– Je te le fais gratos si tu me laisses t'aider.

– Pas moyen, gamin. Ta mère va me pendre au trapèze, sinon. Récupère-moi le permis, et je t'offrirai un des comics Venom.

Baz hausse les épaules. Il fait tourner le bout de sa chaussure dans l'herbe piétinée, s'efforçant de ne pas me regarder.

– Je les ai presque tous.

– Pas ceux de la série Dark Origin.

Il relève aussitôt les yeux vers moi. J'essaie de réprimer un sourire en y voyant la convoitise qu'il ne peut camoufler.

– Je sais qu'il te manque les deux derniers. Je peux te les avoir.

– D'accord… si tu m'autorises aussi à emprunter ta piscine gonflable.

Je plisse le nez et penche la tête sur le côté.

– OK… si tu veux…

– Et j'ai besoin de bananes.

– Ça marche…

– Et d'un ananas. Et de ces petits pics à cocktail, là, aussi.

– Sérieux ?

Il n'est pas inhabituel que les autres artistes et techniciens du cirque m'envoient chercher des objets ou des friandises dans les villes où l'on s'arrête. Je suis une des rares personnes à posséder un second véhicule pour sortir du parc. Contrairement à eux, je n'ai pas besoin de déplacer toute ma maison juste pour aller faire les courses. Ce qui veut dire que j'ai eu des demandes pour tout un tas de conneries. Des capotes, souvent. Des tests de grossesse, aussi. Des légumes de saison. Des croissants frais à la boulangerie. Des livres. Du whisky. Mais…

– Un ananas ?!

– Maman a dit qu'elle m'achèterait une PlayStation quand elle aura enfin des vacances. Comme c'est pas demain la veille, je me suis dit que j'allais faire venir les vacances à elle.

Baz croise les bras et raffermit sa posture comme s'il se préparait pour la bataille.

– C'est à prendre ou à laisser, Rose.

Je lui tends la main, son attitude me fait chaud au cœur.

– Marché conclu. Mais fais attention, d'accord ? Tête d'œuf est pas du genre commode.

Il hoche la tête et me serre la main, puis il se volatilise, filant accomplir sa mission. Je le suis des yeux pendant qu'il se fraie un chemin entre enfants aux bras chargés de popcorn, barbes à papa et peluches, adolescents discutant avec animation des meilleures attractions et couples qui sortent de la maison hantée en riant, gênés que nos comédiens leur aient fait si peur dans les recoins sombres. Ce sont ces moments que j'aime le plus, d'habitude, dans ma vie au sein du Cirque Silveria. Des instants de magie, aussi infimes soient-ils.

Aujourd'hui, la seule magie que je veux est noire et dangereuse.

Je regarde Baz s'approcher des deux hommes. Mon cœur tambourine dans ma poitrine quand il se faufile derrière le mari de Lucy et fauche son portefeuille dans sa poche arrière tandis que l'autre est occupé à rigoler. Baz pivote lentement sur lui-même, juste le temps qu'il faut pour sortir le permis et le billet de vingt, qu'il glisse dans son jean avant même d'avoir fini son tour. En quelques secondes, le portefeuille retrouve sa place dans la poche du type.

J'attrape mon tarot et ma sélénite et quitte la tente, retournant la pancarte au passage – même si je passe sûrement à côté d'autres tirages puisqu'une femme s'approche déjà avec un billet de vingt dollars entre les doigts. Je vois le bref éclair de déception sur son visage, sans pour autant laisser sortir Baz de mon champ de vision. Nous nous croisons alors que je me dirige vers mon camping-car. Je sens à peine le léger effleurement au niveau de ma hanche, je le remarque uniquement parce que je m'y attendais.

Une fois dans mon CC, je sors le permis de ma poche. *Matthew Cranwell*. Je déverrouille mon téléphone et cherche son adresse sur la carte du Nebraska. C'est à une trentaine de kilomètres, près d'Elmsdale, la ville voisine. Qui possède un supermarché plus grand que celui de Hartford. J'y aurai peut-être plus de chances de trouver un ananas de bonne qualité. Je passe mon pouce sur la photo du visage buriné de Matt. Un léger sourire aux lèvres, j'enfile mon pantalon en cuir et mon débardeur, glissant le permis dans la poche intérieure de ma veste de moto.

C'est notre premier soir de représentations ici, à Hartford, le chapiteau est bondé de locaux venus des villes avoisinantes pour voir le show. Et le Cirque Silveria offre du grand spectacle. Tapie derrière un rideau, je regarde José Silveria présenter chaque artiste. Les clowns, avec leurs voitures miniatures et leur numéro de jonglage et de bouffonnerie comique. Santiago le Surréel, un magicien qui en met plein les yeux aux spectateurs – Baz l'assiste dans son

numéro, avide apprenti, le seul à qui Santiago a confié les secrets de ses tours de magie. Il y a les trapézistes et les acrobates de tissu aérien, dont la mère de Baz, Zofia, est la tête d'affiche. Les seuls animaux du cirque sont les caniches dressés par Cheryl, qui ravissent toujours les enfants, surtout quand elle prend des volontaires dans le public. Et enfin, le dernier numéro, les jumeaux, Adrian et Alin, et moi. Le Globe de la Mort. L'odeur de la maille métallique et des gaz d'échappement, la montée d'adrénaline. Le rugissement de nos motos alors que nous roulons à fond la caisse dans la cage qui semble trop petite pour nous accueillir tous les trois. L'animation de la foule qui nous acclame. La vitesse et le danger m'enivrent. Peut-être un peu trop. Car, parfois, j'ai l'impression que ce n'est jamais assez.

Je sors de la cage après notre numéro, me postant entre Adrian et Alin pour saluer le public. Le permis de Matt Cranwell me brûle la poche, comme s'il marquait ma chair.

Dès que je le peux, je m'échappe.

Je troque ma motocross contre ma Triumph, mon casque de représentation contre mon ICON personnalisé, empoche ma petite trousse à outils, puis prends la direction d'Elmsdale, faisant la course avec le soleil déclinant sur les routes droites et plates. Je passe en coup de vent au supermarché, j'attrape des bananes, un ananas à l'air bien triste, tout ce qui me paraît un tant soit peu exotique, ainsi qu'une pauvre boîte de pics à cocktail. Après avoir payé, je fourre le tout dans mon sac à dos élimé, me jurant d'en trouver un nouveau lors d'un prochain arrêt.

En sortant du magasin, je consulte mon téléphone pour revérifier l'adresse de Matt Cranwell et la rentrer dans le GPS. Le trajet est simple sur le réseau quadrillé des rues de la petite bourgade. Il doit être à moins de dix minutes de la ville. La météo est parfaite, le soleil encore assez haut pour me laisser le temps

de faire un petit tour de repérage et de rentrer à la fête foraine avant la nuit.

Le souvenir de la carte de la Tour se superpose à mon écran comme un film opaque. Plissant le nez, je m'arrête à côté de ma bécane et glisse le portable dans le support fixé au guidon.

C'est peut-être un peu insensé. Ce n'est pas mon créneau, d'habitude. Mais dernièrement, j'ai envie de bousculer un peu les choses. Je sais que j'en ai besoin. Ça fait un moment que je le sais. Si je dois continuer à aider les femmes comme Lucy à *prendre leur envol*, leur donner les moyens de le faire ne suffit plus. Si je dois me lancer, autant y aller à fond. Faire vrombir le moteur. Plein gaz. Métaphores de moto à part, je ne peux plus rester sur la touche. Si j'ai contribué à rectifier quelques torts, je n'ai jamais franchi le pas de *l'acte* en lui-même.

Je regarde le petit œillet tatoué sur mon poignet. Passe mes doigts sur les initiales, à côté. *V.R.* Je ne peux pas laisser ce qui s'est passé l'an dernier se reproduire. *Jamais*.

Non seulement c'est moche de déléguer la responsabilité d'une mort à une personne certainement mal préparée pour ça, c'est aussi un peu ennuyeux. Je veux m'occuper des types comme Matt Cranwell moi-même.

Enfin, je crois.

Non. Je le veux, c'est *sûr*. C'est la bonne chose à faire – si on veut – et j'en *ai* envie. Peut-être que cela satisfera le besoin au fond de mon esprit qui en veut *plus*.

Et puis, rien ne me force à le faire dans la seconde. Je vais juste repérer les lieux. Ensuite, j'aurai quelques jours pour passer à l'acte, puis on poursuivra notre route jusqu'à la prochaine ville. Le prochain spectacle. La prochaine femme vivant dans la peur qui me demande de l'aide par des messages codés et des regards inquiets. Le prochain homme à abattre.

J'enfourche ma moto, démarre le moteur, puis je quitte le parking pour m'engager sur les routes de campagne.

Il ne faut pas longtemps avant que je m'arrête devant une étendue de champs de maïs et une allée en gravier menant à une petite ferme et ses dépendances. Je me gare sur un replat de la route où ma moto sera cachée par les tiges de maïs. J'ai le cœur qui me remonte dans la gorge quand je retire mon casque pour tendre l'oreille.

Rien.

Je ne sais pas trop à quoi je m'attendais. Peut-être à un signe évident. À une étoile du berger pour me guider. Rien ne semble venir. Je me contente de rester plantée au bout de l'allée et de regarder la petite maison bien entretenue qui pourrait appartenir à n'importe qui. Une balançoire dans le jardin. Des vélos abandonnés sur la pelouse. Un gant et une batte de baseball à côté des plate-bandes surélevées d'un potager. Des fleurs dans des pots suspendus, un drapeau claquant dans la brise. Une maison de campagne typiquement américaine.

L'espace d'un instant, je me demande si c'est la bonne maison. Ou si j'ai imaginé tout ce que j'ai vu dans ma tente de cartomancienne.

Puis j'entends crier.

Une porte moustiquaire claque. Des enfants sortent de la maison et se précipitent vers leurs vélos qu'ils ramassent pour s'éloigner du vacarme à coups de pédales, pieds nus. Ils disparaissent derrière la propriété. Les cris continuent comme s'ils n'étaient jamais partis. Je ne distingue pas les mots. Mais la rage dans la voix qui vocifère est manifeste. De plus en plus forte, à tel point que j'ai l'impression que les vitres vont se fendre. Que la maison elle-même s'en fait l'écho. Puis un fracas retentit à l'intérieur, on a jeté quelque chose. Puis il y a un hurlement.

Je suis déjà au milieu de l'allée quand je me rends compte de ce que je suis en train de faire. Il est trop tard pour m'arrêter maintenant. Je remets mon casque et baisse la visière miroir. Je dépasse les platebandes du potager et ramasse la batte de baseball en alu au moment où la porte moustiquaire s'ouvre à nouveau et que Matt sort en trombe sur le porche. Je me fige mais il ne me remarque pas, concentré sur le portable entre ses mains. Il descend les marches d'un pas lourd, son visage buriné renfrogné, et se dirige vers le pick-up garé à côté de la maison.

Je resserre le poing autour de la batte.

Je pourrais m'arrêter. Plonger dans les épis de maïs et me cacher. D'un moment à l'autre, il va se retourner et me voir. Ce sera inévitable dès qu'il montera dans la voiture. À moins que je ne me cache *maintenant*.

Le spectacle ne peut pas commencer tant qu'on n'a pas sauté.

Alors je m'élance.

Je fonce vers lui en faisant attention à bien rester sur l'herbe. Le pas léger. Sur la pointe des pieds. Batte prête à frapper. Il approche de l'avant du pick-up. Les yeux toujours rivés sur l'écran. Il ne se doute de rien.

Mon cœur cogne dans ma poitrine. Ma respiration s'accélère, partagée que je suis entre terreur et excitation. Ma visière s'embue sur les côtés.

Au moment où je pose le pied sur les graviers, Matt tourne vivement la tête. Un deuxième pas et il lâche son téléphone. Je brandis la batte. Au troisième pas, je l'abats sur sa tête.

Mais Matt réagit au quart de tour.

Je frappe, mais pas assez fort. Comme il s'est baissé, le coup ne suffit pas à le mettre au tapis, au contraire, cela ne fait qu'augmenter sa colère. Je balance un autre coup. Cette fois-ci, Matt attrape la batte.

– C'est quoi ce bordel ?! grogne-t-il d'une voix rageuse.

Il m'arrache l'arme des mains et enroule ses paumes autour du manche.

– Espèce de salope.

Je perds l'équilibre pendant une seconde ; il ne lui en faut pas plus. Il abat la batte de toutes ses forces et elle me percute le bas de la jambe avec la force de la foudre.

Je m'écroule au sol. Sur le dos. Le souffle coupé. Pendant un court instant, magnifique, je ne ressens aucune douleur.

Puis elle me consume tout entière, comme une décharge électrique.

Une douleur cuisante remonte le long de ma jambe, dans ma cuisse, puis dans tout mon corps, jusqu'à jaillir de ma gorge dans un sanglot étranglé. J'avale une bouffée d'air. Il y en a trop peu qui rentre à travers mon casque. Une odeur de piña colada me parvient, l'ananas écrasé a roulé de mon sac à dos déchiré, les coutures explosées sous l'impact de ma chute. Un mélange d'odeur sucrée écœurante et de douleur aveuglante. C'est presque cruel.

La batte s'abat une deuxième fois, sur ma cuisse cette fois. Je ne la sens presque pas. La douleur dans le bas de ma jambe est si atroce que le troisième coup résonne à peine dans mon corps, comme un bruit sourd.

Je vois les yeux de Matt Cranwell à travers ma visière. Rien qu'une seconde. Assez longtemps pour y déceler la détermination. La perversité. Le frisson glacial de la soif de meurtre, même. L'univers ralentit quand il brandit la batte au-dessus de sa tête, visant ma jambe blessée. S'il frappe de nouveau, je vais m'évanouir, je le sais. Et alors il me tuera.

Je plante mes ongles dans le gravier. Attrape une poignée de sable et de cailloux, et au moment où il s'apprête à frapper, je la jette au visage de Matt Cranwell.

Il se plie en deux avec un cri de frustration, abaissant la batte pour chasser le gravier de ses yeux. J'essaie de lui arracher l'arme des mains, mais il a de bons réflexes : malgré ses yeux qui dégoulinent de larmes poussiéreuses, il ne la lâche pas. Je donne un coup dans sa main avec mon pied valide, et la batte vole dans le champ de maïs. Avant que Matt puisse retrouver son sang-froid, mon pied s'abat sur son genou, et il s'écroule par terre à son tour.

Je recule en rampant. Ma main gauche glisse sur la masse gluante d'une banane écrasée. Matt Cranwell me suit à tâtons, aveuglé par la poussière et la rage. Il tend la main, et je tâtonne autour de moi, à la recherche d'un truc à agripper. Une arme. Une once d'espoir. N'importe quoi.

Ma main balaie à nouveau le gravier et une pointe piquante s'enfonce dans ma paume. Je repère, juste à côté de mes doigts, les pics à cocktail éparpillés au sol. Quelques-uns sont restés dans le tube en plastique éclaté.

Je les empoigne au moment où Cranwell enroule sa main autour de la cheville de ma jambe blessée et tire.

Le cri que je pousse est empli de douleur, de rage féroce et de désespoir. Je me jette en avant, brandissant les pics dans mon poing. Je plante leur bout pointu pile dans l'œil de Matt Cranwell.

Il hurle. Me lâche la cheville. Se tortille dans la poussière, une main tremblante planant au-dessus de son visage. Il se tourne vers moi, se débattant contre une douleur à laquelle il ne peut échapper. Du sang se déverse sur ses joues en ruisselets écarlates, visqueux. Trois pics à cocktail saillent de son œil, on dirait une activité manuelle de maternelle… en plus macabre. Les petits drapeaux tremblent sous les contorsions de Matt. Sa paupière veut cligner, réflexe irrépressible, mais à chaque tentative, elle entre en contact avec un des pics et il a un nouveau sursaut de douleur. Ses cris produisent un son que je n'ai jamais entendu auparavant.

Mon estomac se retourne et j'ai un haut-le-cœur sous mon casque. J'arrive à ravaler mon vomi, mais à peine.

Il faut que je me barre d'ici.

Je me retourne et me mets debout sur ma jambe valide pour boitiller jusqu'au bout de l'allée, mon autre pied traînant derrière moi. Matt est encore en train de hurler dans mon dos, des jurons et des supplications qui me poursuivent sur le chemin en gravier.

Les larmes coulent en continu sur mon visage. Je serre les dents si fort que j'ai peur que mes molaires se fissurent. Chaque saut à cloche-pied force ma jambe cassée à encaisser le choc. Une torture. C'est une putain de *torture*. La douleur me transperce la jambe, du talon à la cuisse. J'ai peur qu'elle me fasse tomber à la renverse.

– Continue, putain, je murmure en ouvrant ma visière.

Cette première bouffée d'air frais est la seule chose qui me maintient à flot.

Je ne sais pas ce qui se passe quand on se prend des pics à cocktail dans l'œil. Son autre œil est peut-être fermé. Ou peut-être arrivera-t-il à combattre la douleur pour me courir après. Je ne peux pas penser à tout ça. Je dois juste arriver jusqu'à ma moto. Me raccrocher à l'espoir de la fuite.

Arrivée au bout de l'allée, je jette un coup d'œil en arrière. Matt Cranwell est à quatre pattes, toujours en train de vociférer et de jurer, crachant son venin et son sang sur le gravier. Puis j'observe la maison. Lucy est là, debout derrière la moustiquaire. Une silhouette. Je ne distingue pas son visage, mais je sens ses yeux sur moi. Elle ne peut pas me distinguer nettement à cette distance, avec le casque qui obscurcit la majeure partie de mon visage. Et elle ne me connaît pas assez bien pour m'identifier grâce à mes vêtements ou ma façon de bouger. Vu que son mari hurle de détresse dans

l'allée, elle sait qu'il vient de se passer quelque chose d'anormal, que sa vie en sera sûrement chamboulée. Mais ce n'est pas lui qu'elle regarde. C'est moi.

Elle ferme la porte et disparaît à l'intérieur de la maison.

Je laisse Matt là où est sa place, à se rouler dans la crasse, et clopine jusqu'à ma moto. Quand je passe ma jambe par-dessus l'assise, quelque chose accroche l'intérieur de mon pantalon en cuir. La douleur se propage dans tout mon corps. Je ne m'arrête pas pour autant. Je démarre le moteur. Referme ma main autour de l'embrayage. Change de vitesse et tire sur l'accélérateur pour me barrer le plus loin possible de cette ferme.

Je ne sais pas où aller.

Je me contente de suivre mon instinct et de rouler.

SERMENT

Fionn



Je tourne à l'angle de ma rue, marchant d'un pas vif après mon jogging du soir. C'est une soirée parfaite pour m'installer sur le porche avec un verre bien mérité de bourbon Weller, non seulement pour l'effort physique que je viens de fournir mais aussi pour l'ignoble combinaison ongle incarné de Fran Richard et énorme furoncle de Harold McEnroe que j'ai dû traiter au cabinet aujourd'hui. Ma petite maison est en vue quand une alarme se déclenche sur ma montre.

Mouvement détecté à la porte d'entrée.

– Foutue Barbara, je siffle en tournant les talons pour revenir sur mes pas et me diriger vers le centre-ville, sortant mon téléphone pour ouvrir l'application du visiophone. Je sais que c'est toi, espèce de tarée…

Je m'arrête net. Ce… ce n'est pas du tout Barbara qui essaie d'entrer dans mes locaux.

Sur la vidéo, je découvre une femme que je ne reconnais pas. Cheveux foncés. Veste en cuir. Je ne parviens pas à distinguer les traits de son visage avant qu'elle tourne la tête vers la rue. Elle ne tient pas debout. Elle doit être bourrée. Peut-être qu'elle est venue en ville pour aller au cirque et qu'elle s'est fait un peu trop plaisir au

bar. Je songe à appuyer sur le bouton pour lui parler, mais bien que mon pouce plane au-dessus du cercle, je n'en fais rien. Peut-être devrais-je enclencher l'alarme, que j'utilise rarement ces jours-ci à cause de Barbara, qui l'a déclenchée trop de fois au beau milieu de la nuit. *Je devrais appeler la police*, je songe en reprenant ma route, les yeux rivés sur l'écran. Je ne le fais pas non plus.

Pas même lorsqu'elle arrive à ouvrir la porte verrouillée.

– *Merde*.

J'empoche mon téléphone et me mets à courir.

Piquant un sprint vers le cabinet, je fais le calcul dans ma tête. Je viens de terminer une longue session et ne peux pas descendre en dessous des trois minutes vingt par kilomètre, ce qui veut dire que j'y serai dans sept minutes et neuf secondes. Je suis certain d'arriver au bureau en moins de temps que ça si je donne tout ce que j'ai.

J'ai l'impression de mettre une heure. Mes poumons brûlent. Mon cœur s'emballe. Je ralentis et me mets à marcher après le dernier virage, une vague de nausée me brassant l'estomac.

Il n'y a aucune lumière à l'intérieur de mon cabinet. Rien qui indique une quelconque présence, si ce n'est une trace de sang sur la poignée de la porte. Une moto au réservoir cabossé est couchée dans l'herbe. La clé est encore sur le contact, tandis que le moteur en métal chromé refroidit en émettant un petit cliquetis. Un casque noir orné de fleurs d'hibiscus orange et jaune a été abandonné dans l'allée menant à la porte.

Je porte une main à ma nuque, la peau luisante de sueur. Je regarde d'un côté de la rue. Puis de l'autre. Puis de nouveau du premier côté. Il n'y a personne. Je sors mon portable et l'agrippe fermement.

– Et puis merde.

J'allume la lampe torche de mon téléphone et me dirige vers la porte. Elle est déverrouillée, évidemment. Je balaie le faisceau

lumineux au sol, révélant une empreinte de pas ensanglantée. Une traînée écarlate tache les carreaux, dessinant un chemin qui traverse la salle d'attente. Dépasse l'accueil. Tourne dans le couloir, tel un scénario de film d'horreur. *Par ici pour une mort violente.*

Et comme tous les idiots de tous les films d'horreur, je la suis, m'arrêtant à l'entrée du couloir menant aux salles d'examen.

Il n'y a aucun bruit. Aucune odeur à part la brûlure de l'antiseptique qui tapisse le fond de ma gorge. Aucune lumière à part le panneau rouge de la sortie de secours au bout du couloir.

Je guide ma torche pour pister le sang au sol. Il mène derrière la porte fermée de la salle d'examen numéro trois.

Je prends une profonde inspiration et avance. Je colle mon oreille contre la porte en retenant mon souffle. Aucun bruit ne retentit de l'autre côté, pas même quand je pousse le battant et qu'il rencontre une résistance. Une botte. Une jambe amochée. Une femme qui ne bouge pas.

Mes pensées craquent comme un bâton lumineux. De l'obscurité à la lumière. J'actionne l'interrupteur des néons au plafond. L'urgence et mes réflexes de médecin me propulsent dans la pièce, où je me laisse tomber à genoux à côté de la femme allongée au sol.

Un garrot improvisé avec son débardeur est serré autour de sa cuisse droite. Un autre plus récent, qui provient du cabinet, est lâchement noué juste en dessous, comme si elle n'avait pas pu le serrer, à bout de forces. Du matériel médical est éparpillé au sol. Bandes de gaze. Compresses stériles. Paire de ciseaux. Du sang coule sur son mollet et forme une flaque au sol. Une odeur d'ananas et de banane offre un contraste sucré à la vision de l'os cassé saillant de la chair déchirée de son tibia. Son pantalon en cuir est découpé jusqu'au niveau de la plaie, comme si elle avait réussi à exposer la fracture mais que cette vision lui avait été insupportable et qu'elle avait dû s'arrêter.

– Mademoiselle. *Mademoiselle.*

Elle a le visage tourné dans l'autre direction, ses cheveux couvrent son visage. Je presse ma paume contre sa joue fraîche et fais pivoter sa tête vers moi. Ses lèvres entrouvertes laissent échapper une respiration rapide, peu profonde. Je pose deux doigts dans son cou pour prendre son pouls en lui tapotant la joue de l'autre main.

– Allez, mademoiselle. Réveillez-vous.

Elle fronce les sourcils. Ses cils épais papillonnent. Elle grogne. Ouvre les yeux, deux flaques de souffrance noir d'encre. J'ai besoin qu'elle soit consciente, mais je hais la douleur que je vois se peindre sur ses traits. Le regret s'enfonce dans mon cœur telle une broche brûlante, une sensation que j'ai appris à verrouiller il y a bien longtemps pour pouvoir faire mon travail. Mais, étrangement, quand ses yeux se plantent dans les miens, cette part de moi oubliée depuis longtemps semble reprendre vie dans les ténèbres. Puis la blessée agrippe ma main posée sur sa gorge. Elle la serre. M'ancre dans un moment qui semble éternel.

– Aidez-moi, murmure-t-elle.

Puis sa main glisse de la mienne.

Je la dévisage un instant. Une seconde. Une fraction de seconde.

Et je me mets au travail.

Je tire un portefeuille de sa veste, compose le numéro des urgences et me précipite hors de la pièce pour aller chercher des packs de glace dans le congélateur. Je transmets les informations sur le permis de l'inconnue et son état à l'opérateur. *Femme de vingt-sept ans, inconsciente, possible accident de moto.* Quand je retourne dans la salle d'examen, elle est toujours inconsciente. Je pose la glace et mon téléphone sur le comptoir pour pouvoir lui passer le tensiomètre. *Fracture ouverte du tibia. Perte de sang importante. Tension artérielle hypovolémique. Son rythme cardiaque monte en flèche.*

J'ai préparé la canule pour l'intraveineuse et noué un garrot digne de ce nom autour de sa jambe quand l'ambulance arrive. Elle ne se réveille toujours pas. Ni quand les secouristes posent une attelle autour de sa jambe. Ni quand nous la plaçons sur le brancard. Ni même quand nous la chargeons à l'arrière de l'ambulance et que ce mouvement l'ébranle. Je lui prends la main en me persuadant que c'est pour savoir quand elle se réveillera.

Ce qu'elle finit par faire. Elle ouvre les yeux en battant des cils et les plonge dans les miens, et le regret m'envahit à nouveau. La secouriste en face de moi place le masque à oxygène sur son visage, et le plastique s'embue de ses respirations de plus en plus rapides à mesure que son esprit enregistre la douleur.

– Je suis le docteur Kane, je dis en serrant sa paume froide et moite. Vous êtes en route pour l'hôpital. Vous vous appelez Rose ?

Elle hoche la tête dans son collier cervical d'urgence.

– Essayez de ne pas bouger. Vous vous rappelez ce qui s'est passé ?

Elle ferme les yeux, mais pas assez vite pour masquer l'éclair de panique dans ses yeux.

– Oui, dit-elle, même si je l'entends à peine sous le hurlement des sirènes.

– Était-ce un accident de moto ?

Rose rouvre brusquement les yeux. Le creux entre ses sourcils se creuse. Il y a une petite pause, puis elle dit :

– Oui. Je… je suis passée sur une bande glissante et je suis tombée.

– Ressentez-vous des douleurs dans le dos ou le cou ? Ailleurs que dans la jambe ?

– Non.

L'urgentiste découpe le garrot de fortune de Rose et un autre effluve de piña colada m'envahit les narines. Je baisse la voix et me penche plus près pour demander :

– Avez-vous consommé de l'alcool ?

– Non, *putain*, répond-elle.

Elle plisse le nez sous le masque, puis y porte une main pour le baisser malgré mes protestations.

– Vous êtes un *vrai* médecin ?

Je la fixe, perplexe.

– Oui… ?

– Vous avez pas l'air très sûr.

– Je suis pas mal sûr. Remettez votre masque…

– Vous ressemblez à un docteur de série télé. Dr Gueule d'amour ou un truc comme ça. Quelles sont vos qualifications ?

Je jette un œil à l'urgentiste, qui essaie de réprimer son sourire.

– Vous ne lui avez donné que de la morphine, n'est-ce pas ?

– Pourquoi vous êtes en tenue de sport ? poursuit Rose, bille en tête, faisant pouffer l'urgentiste. Vous faites partie de ces dingues de CrossFit ? Vous ressemblez à un dingue de CrossFit.

J'essaie de dire non, mais l'urgentiste me devance :

– Le doc est *assurément* un dingue de CrossFit. Mon mari l'appelle Dr Machine de guerre.

Le gloussement de Rose se mue en grimace quand la secouriste place de nouveaux packs de glace autour de sa blessure. Elle resserre son étreinte autour de ma main.

– Qui êtes-vous ? je demande à l'urgentiste. On s'est déjà rencontrés ?

Elle vérifie la pompe à perfusion, un sourire en coin.

– Je suis Alice. Je vis au coin de votre rue, sur Elwood Street. Mon mari, Danny, est entraîneur à la salle de sport…

– Oui, bien sûr, *Danny*, je réponds avec conviction.

Rose sourit, les yeux rivés sur Alice.

– Il n'a aucune idée de qui vous parlez.

– Je sais.

– Ça fait combien de temps que vous vivez à Hartford ?

Je détache mon regard noir de la secouriste pour considérer Rose avec prudence. Sa tension s'est un peu améliorée grâce à l'intraveineuse. Mais la douleur creuse encore ses traits, créant des petites plissures sur les côtés de son nez et entre ses sourcils. J'essaie de retirer ma main de la sienne pour examiner sa jambe, mais elle ne me lâche pas.

– Combien de temps, Doc ?

Je secoue la tête pour m'éclaircir les idées, comme si je pouvais me libérer de son regard.

– Avant qu'on arrive à l'hôpital… ?

– Non. *Ça fait combien de temps que vous vivez à Hartford ?* Ou peut-être qu'on devrait revenir à la question des qualifications. Je ne veux pas que vous m'amputiez de la mauvaise jambe. Vous avez des problèmes de mémoire à court terme ?

Son petit sourire est plein de pitié et d'espièglerie. Mais ses yeux sombres la trahissent. Ils sont inquisiteurs. Débordent de désarroi. De peur.

– Personne ne va vous amputer, je réponds en lui serrant doucement la main.

Rose avale péniblement sa salive. Elle essaie de garder un visage neutre, mais le moniteur de fréquence cardiaque la trahit.

– Mais l'os a *transpercé* la peau. Et si…

– Je vous le promets, Rose. Personne ne va vous amputer.

Ses yeux liquides ne quittent pas les miens, flaques sombres de chocolat fondu. Je remets le masque sur son nez et sa bouche. Elle ne dit rien, mais je me rends compte que ses mots tournent en boucle dans ma tête depuis qu'elle s'est évanouie dans ma salle d'examen. *Aidez-moi. Aidez-moi. Aidez-moi.*

– Je serai présent lors de l'opération, je dis. Je serai à vos côtés.

Rose essaie de hocher de nouveau la tête, et je pose ma paume libre sur son front, où sa frange colle à sa peau. Je me persuade que c'est juste pour la maintenir immobile. Mais quelque chose se tord en moi quand elle ferme les yeux et qu'une larme roule sur sa tempe. Je retire ma main, laissant le bout de mes doigts effleurer la traînée laissée par sa larme.

Bordel, Kane. Reprends-toi.

J'essaie de me reconcentrer sur ses constantes. De me focaliser sur le moniteur de fréquence cardiaque et le battement régulier de son pouls. Je ne compte plus le nombre d'interventions que j'ai pratiquées, de médicaments que j'ai administrés ou de patients que j'ai traités dans ma courte carrière. Mais il n'y a qu'une seule personne à qui j'ai tenu la main dans l'ambulance. Une seule que j'ai emmenée aux urgences, une seule pour qui je suis resté assis dans un des fauteuils en vinyle bleu devant le service d'imagerie en attendant ses radios, le genou tressautant d'impatience. Une seule pour laquelle j'ai demandé à être présent au bloc opératoire afin d'assister le chirurgien orthopédique durant plusieurs heures. Pour pouvoir lui assurer que je tiendrais parole alors qu'elle sombrait dans l'inconscience sur la table d'opération.

Une seule dont l'appel à l'aide me retient encore ici à l'hôpital, à rôder près de son lit en salle de réveil, son dossier serré entre mes mains bien que je l'aie lu suffisamment de fois pour être capable de le réciter de mémoire.

Rose Evans.

Je contemple sa silhouette endormie d'un air absent, avec sa jambe suspendue dans son attelle, et je me demande si elle est bien installée. Si elle a assez chaud. Si elle fera des cauchemars de l'accident. Peut-être devrais-je demander aux infirmières de venir

l'ausculter une nouvelle fois. De vérifier que toutes ses autres petites blessures ont bien été traitées.

Je suis tellement pris dans mes pensées que je ne remarque pas la présence de Dr Chopra avant qu'elle vienne se planter juste à côté de moi.

– Tu la connais ? demande-t-elle.

Elle baisse ses lunettes de vue nichées dans ses cheveux argentés pour parcourir rapidement le dossier de Rose. Je secoue la tête. Elle plisse les lèvres, faisant apparaître des petites rides à leur commissure.

– Ah, je croyais, vu que tu as demandé à assister à l'opération.

– Elle s'est pointée à mon cabinet à Hartford. Je me suis senti…

Je laisse ma phrase en suspens. Je ne sais pas vraiment ce que j'ai ressenti. Quelque chose d'inhabituel et de pressant. D'inattendu.

– Je me suis senti obligé de rester.

Dr Chopra hoche la tête.

– Certains patients sont comme ça. Ils nous rappellent pourquoi on a choisi ce métier. Peut-être que tu voudrais nous assister plus souvent ? On a toujours besoin d'un coup de main.

Je souris.

– Je croyais que tu avais renoncé à me demander.

– Il ne m'a fallu que quatre ans pour t'avoir à l'usure. Maintenant que je sais que c'est possible, ne crois pas que je vais laisser tomber.

– J'ai peur de devoir te décevoir.

Je croise les bras et redresse le dos.

– Dommage. Je me doute que ce n'est pas aussi excitant que Mass General, mais on a quand même des cas chirurgicaux intéressants dans notre coin paumé. J'en ai justement eu un, peu de temps avant ton arrivée. Un de tes patients, d'ailleurs, d'après son dossier. Un connard violent, si tu veux mon avis. Cranmore ? Cranburn ?

– *Cranwell ?* Matt Cranwell était là ? je demande. (Dr Chopra acquiesce.) Oui, je crois que tu l'as plutôt bien cerné, c'est un connard violent, en effet. Que faisait-il ici ?

– Il avait des pics à cocktail plantés dans l'œil.

– Il avait… *quoi* ?

Dr Chopra hausse une épaule. Je me tourne vers elle, circonspect.

– Il n'a pas été transporté vers un centre spécialisé en trauma ?

– Non. Impossible de sauver l'œil. C'est le docteur Mitchell qui l'a opéré. Il doit y avoir une histoire intéressante derrière, mais M. Cranwell n'a rien voulu nous dire. (Elle me rend le dossier de Rose avec un petit sourire las.) Tu devrais rentrer te reposer. C'est quand, ta prochaine garde ?

– Jeudi soir, je réponds distraitement, les yeux baissés sur le nom de Rose inscrit sur la feuille.

– Alors à jeudi, lance Dr Chopra avant de disparaître, me laissant seul avec ma patiente endormie.

Celle qui sentait la piña colada. Celle qui n'a pas appelé d'ambulance malgré sa blessure, choisissant plutôt d'entrer dans mon cabinet par effraction. Qui a semblé surprise quand je lui ai demandé s'il s'agissait d'un accident de moto.

Je me dirige vers le fauteuil en vinyle à côté du lit, où sont posées ses affaires. Il ne reste que ses bottes et sa veste noire en cuir. Tout le reste a été découpé pour la déshabiller. Il y a une petite pochette noire dans une des poches, qui contient des outils en métal, certains tachés de sang séché. Sans doute ceux qu'elle a utilisés pour s'introduire dans mon cabinet. Je les remets en place. Son portefeuille est encore dans la poche intérieure de son blouson. Je le sors et en retire son permis de conduire, que j'ai parcouru lorsque j'étais au téléphone avec l'opérateur des urgences. Le permis est enregistré dans l'État du Texas, avec une adresse à Odessa. Je fouille le portefeuille, mais il n'y a pas grand-chose, à part une carte